



Marc CHINY

# TROIS SIÈCLES À T'ATTENDRE

**1648.** Près d'Agen, d'étranges sorciers assassinent un couple paisible, Guíshen et sa femme Alazacis. Malgré leur amour profond, leurs âmes se dirigent à l'opposé dans l'éther. Ainsi, feu Guíshen, simple herboriste de son état, se retrouve en Espagne à devoir vivre une nouvelle existence paisible dans le corps d'un jeune garçon. À ceci près, il se souvient de sa vie précédente, et ô combien subir le déchirement d'avoir quitté violemment sa tendre ensorceleuse.

Une apparition lui apprend qu'il devra attendre la fin du millénaire pour revoir Alazacis. En attendant, évitera-t-il les incessantes vicissitudes du pauvre hère ou mettra-t-il à profit ce don d'immortalité ?

**1979.** Après maints nouveaux corps plus ou moins en forme, plus ou moins jeune, Guíshen s'approprie une enveloppe accessible ; celle de Sophie Dorain, une jeune femme en coma depuis des années. À partir de cet instant, il espère enfin retrouver Alazacis. Depuis le temps, il en a profité pour butiner et égrainer ailleurs. Ses retrouvailles seront-elles insipides ? Et s'il la retrouve dans un corps de femme ? Aura-t-elle oublié son Guíshen ? S'aimeront-ils à nouveau ?

C'est sans compter les descendants de leurs assassins qui le retrouvent presque à chaque vie. Quête d'immortalité, suprématie médicale, un simple obstacle... quels objectifs les animent-ils ?

*FANTASY (fantastique proche du réel), SENTIMENTAL  
(avec une touche d'uchronie et de paranormal).*

**Newsletter :**  
[www.chiny.fr/news](http://www.chiny.fr/news)





Marc CHINY



**TROIS SIÈCLES  
À T'ATTENDRE**

DÉJÀ PARU :

*Cycle GUISHEN l'herboriste :*

1. *Trois Siècles à t'attendre*
2. *De Sauvage à Poilu*

*Cycle érotique :*

*Harceleuses (1<sup>re</sup> partie)*

À PARAÎTRE :  
(titres provisoires)

*Cycle GUISHEN l'herboriste :*

3. *Obsolescences programmées*
4. *De Psychocratie à l'éternité*

*Cycle érotique :*

*Harceleurs (2<sup>e</sup> partie)*

TENEZ-VOUS INFORMÉ :

EN VOUS INSCRIVANT À LA NEWSLETTER :  
[www.chiny.fr/news](http://www.chiny.fr/news)

**BOUCHE-À-OREILLE :**

**S'IL VOUS PLAÎT, PARTAGEZ AUTOUR DE VOUS  
LES PREMIERS CHAPITRES OFFERTS  
EN PDF SUR : [www.chiny.fr](http://www.chiny.fr)**

TROIS SIÈCLES  
à  
T'ATTENDRE

Marc Chiny

# AVERTISSEMENT POUR UNE LECTURE CHRONOLOGIQUE

**L**A MOITIÉ DU LIVRE se passe aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles. Si vous désirez découvrir les aventures immortelles de Guíshen en chronologie pure, reportez-vous vers la table des matières *in fine*. Les chapitres antérieurs sont *italisés*. Ou bien vous pouvez feuilletter le livre vers un prochain chapitre dont la lettrine sera facilement reconnaissable comme celle ci-dessus.

En fin d'ouvrage, vous trouverez la carte succincte de l'Europe et celle des voyages en Chine.

ISBN : 978-2-95-919520-4

© 2018, 2024 Marc Chiny.  
Tous droits réservés pour tout pays.  
Déposé à la SGDL en 2018.  
3<sup>e</sup> édition. Autoédition.

Illustrations des couvertures :  
© Keng Merry Paper Art, Shutterstock.

Le Code de la propriété intellectuelle et artistique n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article L. 122-5, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale, ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite » (alinéa 1<sup>er</sup> de l'article L. 122-4). « Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal. »

*Dédié à tous ceux qui s'aiment  
envers et contre tout...  
et aux autres.*

*À la mémoire de  
Maurice Mességué,  
surnommé le Pape des plantes  
et l'un des précurseurs de  
la phytothérapie en Europe.  
† 16 juin 2017 à 95 ans :  
une semaine avant que  
je ne clôture le premier jet  
du présent ouvrage.*



## Avant-propos

**F**ERVENT PARTISAN de partir dans le vif du sujet, me voici à vous écrire un avant-propos. Je vous imaginai pourtant bien à foncer au travers du premier chapitre (dans le calme morbide d'une clinique au « rayon » des... désœuvrés).

Eh bien, non. Laissez-moi vous proposer un possible menu de lecture : saignant, à point ou encore bleu comme la peur ? Voyons comment vous allez dévorer ce livre...

Si vous souhaitez entreprendre une lecture chronologique, pour votre confort ou votre préférence, vous trouverez *in fine* la table des matières. En effet, ce roman n'est pas un ensemble de nouvelles, mais l'histoire des cinq premières vies d'un immortel dont j'ai alterné le présent de 1979 avec quelques vies antérieures depuis 1648. La moitié du *présent* ouvrage est au *présent*. Et quel présent, me direz-vous ? Découvrez-le !

Vous pouvez aussi lire le chapitre premier en sautant sans « danger » les prolégomènes (longue préface en une sorte d'entracte théâtrale qui présente mon œuvre). Mieux : lisez-les plus tard, mais avant la postface puisqu'elle est composée dans le même état d'esprit !

Que souhaiter davantage pour vous ? Des rires, des pleurs, partir loin, se sentir comblé. Que sais-je ? Et surtout, surtout, je vous souhaite de belles aventures rafraîchissantes et vivantes malgré le thème (pas si) macabre !

Laissez-moi vous narrer ces sensations immortelles d'un immortel.

# Prolégomènes<sup>1</sup>

*Un théâtre en région parisienne,  
avril 1979.*

*(L'éclairage général présente une grande salle vide de spectateurs. La scène du théâtre est inoccupée. Les murs et le sol remplissent l'atmosphère de leur noirceur. Les sièges et les rideaux attirent l'œil par leur teinte écarlate. L'écho sec et grave du plancher résonne. Des pas approchent. À l'allure décidée, un homme mûr entre sur le plateau suivi de près par une femme de son âge. Ils examinent chaque recoin. Puis, satisfaits, tous deux se placent au bord de l'estrade et contemplant côte à côte les balcons en fronçant les sourcils. Elle l'interpelle d'un regard.)*

*L'homme.* – Qu'attendons-nous ?

*La femme.* – Je ne sais pas. Est-ce bien ici ?

*L'homme.* – Je ne saurais dire. Mais je manque à l'usage, je me présente : je m'appellerai Guíshen Pommerède pour le moment.

*La femme.* – Oh, quel beau prénom ! À mon tour, je serai Alazacis Putz.

*Guíshen.* – Je te renvoie le compliment.

*Alazacis.* – Pardon, je crois que nous sommes mariés. Oh ! comme c'est romantique ! Je précise que Putz est mon nom de jeune fille.

*Guíshen.* – Pourtant, chérie, il n'y a pas tellement de romantisme, je veux dire entre nous, me semble-t-il.

*Alazacis.* – Chérie ? Oh ! Déjà amoureux de moi ! Allons.

*Guíshen.* – Eh bien, c'est le moment d'entrer dans la peau de nos personnages.

*Alazacis.* – Effectivement. Et pourquoi as-tu dit que tu t'appelleras « Guíshen pour le moment » ?

---

1. Prolégomènes : longue préface ou introduction présentant les éléments nécessaires à la compréhension de l'ouvrage.

*Guïshen.* – Au début, je m'appellerai... Euh...

*Alazacis.* – Ton silence m'exaspère !

*Guïshen.* – Sophie !

*Alazacis.* – *Non*, je t'ai dit que je serais Alazacis !

*Guïshen.* – Sophie, te dis-je. Je démarre en tant que *Sophie*.

*Alazacis.* – Mon Dieu ! L'auteur n'a pas compris que tu es un homme.  
Il divague.

*Guïshen.* – Nous verrons le pire, crois-moi. Qu'attendons-nous, ma chérie ?

*Alazacis.* – Tu connais la façon de procéder des auteurs : ils sont constamment à noter, à griffonner, à annoter, à rayer leur manuscrit ou à tapoter leur tapuscrit.

*Guïshen.* – Je suppose. Va-t-il venir en personne ?

*Alazacis.* – *Han !* certainement pas, je te parie que nous allons l'entendre ; le son de sa voix envahira toute la salle. C'est lui le dieu tout-puissant du roman.

*Guïshen.* – Dans une salle de théâtre équipée d'une bonne sono, cela semble évident.

*Alazacis.* – Il pourrait se présenter, ce serait plus courtois, ne penses-tu pas ?

*(Le théâtre disparaît. Tous deux arrivent devant une mesure isolée du XVII<sup>e</sup> siècle. C'est l'été. Champs de blé et bois alentour, les oiseaux chantent, les cumulus bourgeonnent.)*

*L'auteur.* – Vous êtes prêts ?

*Guïshen.* – Euh... oui, en quoi cela consiste-t-il ?

*Alazacis.* – Bah oui, tu nous précipites ici dans la cambrousse quelque part en Occitanie.

*Guïshen.* – Une campagne bucolique, j'aime bien.

*L'auteur.* – Toi, *Guïshen*, tu es herboriste et l'époux. Quant à *Alazacis*, tu es l'épouse, divinatrice et enchanteresse. Voici les scripts.

*(Deux scripts reliés apparaissent à leurs pieds.)*

*Alazacis.* – Eh bien, quels scripts ?

*L'auteur.* – À vos pieds.

*(Chacun prend un script et le survole.)*

*Alazacis.* – Oh, je crains le pire.

*Guïshen.* – Bien sûr, tu devines, c'est ton rôle ! Et puis un roman sans le « pire », on ne saurait voir le contraste avec le meilleur ! mais bon, c'est lui l'auteur, donc on n'a pas le choix.

*L'auteur.* – Oui, c'est sûr.

*Guïshen.* – Ainsi, on est mariés et sans enfant ? Que fait-on de nos journées ? Et puis pourquoi est-on ici ?

*L'auteur.* – Tout en filant le parfait amour, tu cueilles ou prépares des plantes, et toi, Alazacis, parfois tu écoutes le cœur flétri des gens pour les émerveiller par des contes ou des tours magiques, ou tu utilises ta divination.

*Alazacis.* – Je vois. C'est sûr que tu n'écris pas tes fantasmes ? Hein ?

*L'auteur.* – Allons, ne sois pas taquine.

*Alazacis feuillette le script.* – Diantre, « nycthémère » ! qu'est-ce que ce terme somme toute ésotérique ?

*Guïshen.* – Reste polie, s'il te plaît, pas de grossièreté de profonde banlieue.

*Alazacis (montre le passage du script à Guïshen.)* – Demande à l'auteur pour quoi ce nycthémère... qu'est-ce donc ce mot-là ?

*L'auteur.* – Euh, hum, tu préfères *circadien* ?

*Guïshen.* – Mais enfin, *parole* ! De quoi parlez-vous ?

*Alazacis.* – D'un terme que l'auteur a cru bon écrire, juste pour se donner un genre.

*L'auteur.* – Non, non, prends le dictionnaire.

*Guïshen tapote sur son smartphone.* – Voyons... voyons... Nycthémère : du grec *nuktos*, nuit, et *héméra*, jour. Espace de temps (vingt-quatre heures) d'un jour et d'une nuit et correspondant à un cycle biologique. Dans le dictionnaire Larousse de 1923, c'est un sous-genre de faisan... bla-bla. J'aime cette appli. Tu nous fais faisander ?

*L'auteur.* – Bien sûr que non, tu seras dans l'hôpital. Comme les toubibs défient leur langage, j'ai cru bon utiliser un terme adéquat.

*Alazacis.* – Comment veux-tu que ton lectorat apprécie ton livre si tu écris ces gros mots ?!

*L'auteur.* – Je suis poli et ce ne sont que de *grands* mots. Du reste, qu'ils s'arment d'un dictionnaire. Une amie lectrice, d'ailleurs, adore s'enrichir de nouveaux mots.

*Alazacis.* – Elle comptait sans doute apprendre de ses nouveaux maux ? Est-elle hypocondriaque ? Lui as-tu demandé tous les maux qu'elle a ?

*L'auteur, très patient.* – Non, elle est surtout sympa.

*Guïshen.* – Elle voulait dire que ta lectrice souhaite sans doute acquérir de nouveaux maux.

*L'auteur.* – J'avais compris.

*Alazacis.* – Ne peux-tu pas alléger un peu tout ce langage ?

*Guïshen.* – Nous avons une certaine culture. Pourquoi ma chérie ?

*L'auteur.* – Et puis comme vous êtes issus du XVII<sup>e</sup> siècle, ça semble évident.

*Alazacis.* – Je bâille déjà à la troisième page.

*Guïshen.* – Reprends-toi, Alazacis.

*L'auteur.* – Ou reprends le dictionnaire.

*Alazacis.* – Pfiou... c'est à cause de lapis-lazuli... voyons voir...  
(*Elle s'approche de Guïshen et tapote sur son smartphone.*)  
Bleu azur ou outremer. C'est une roche opaque bleu clair et foncée, taches dorées. Oh, mon chéri, comme tes iris sont éblouissants.

*Guïshen.* – Pardon ? Mes yeux sont verts.

*Alazacis.* – Je lis ce que l'auteur a écrit, regarde donc.

*Guïshen.* – Ah ! oui, pardon, en tant que Sophie, j'ai les yeux bleus.

*L'auteur.* – Ça te va, Sophie, pardon, Guïshen ?

*Guïshen.* – Bien sûr, pourquoi ça n'irait pas ?

*L'auteur.* – Ainsi donc, un lecteur devrait supporter l'imaginaire, comme le clamait Raymond Devos : « *Que vous soyez dans l'imaginaire, c'est normal, vous, vous êtes l'artiste !* »

*Guïshen.* – Du moment que tu ne nous imposes pas des saletés, telles que ces trucs cochons que l'on aperçoit dans les boîtes à idiots. Comment appelle-t-on cela à ton époque ?

*L'auteur.* – La télévision.

*Guïshen.* – Génial, une vision magique et distante. Tu entends ça, chérie, toi qui es divinatrice ? Une boîte, donc c'est un cube de cristal, alors ?

*L'auteur.* – Jusqu'au XXI<sup>e</sup> siècle, c'est un tube cathodique dans une boîte cubique.

*Alazacis.* – Ahhh, j'ai hâte d'arriver au XX<sup>e</sup> siècle.

*L'auteur.* – Euh, ouais, mais pas tout à fait, tu comprends, j'intercale les chapitres, un coup c'est Sophie (*alias* Guïshen) en 1979, puis Guïshen et toi en 1648, etc.

*Guïshen.* – Je n'ai pas saisi un traître mot. Et toi, ma chérie ?

*Alazacis.* – J'ai surtout compris que je démarre au chapitre deux...  
ET LA GALANTERIE ! HEIN ? Elle n'existe plus au XX<sup>e</sup> siècle ?  
Mais qui nous a déniché cet écrivain à la mords-moi-la-noix ?

*L'auteur.* – Ne vous inquiétez pas, tout est dans le script. Les lectrices et les lecteurs ne peuvent pas se perdre à travers les siècles de toutes vos vies. Les lieux et les dates sont bien mentionnés.

*Guïshen.* – Alaza, tu ne parles plus ?

*Alazacis, rouge, gonflée à bloc.* – J'en dis *que, que... que...*  
*Mordiable : honni sois-tu à ja et que le cul t'en pèle!*  
La galanterie d'abord !

*L'auteur.* – À ja ?

*Guïshen chuchote.* – À jamais.

*L'auteur.* – Ah, merci bien. En fait, Guïshen — alias Sophie —, c'est toi le héros. Et ton colossal amour pour Alazacis te guide.

*Alazacis, rassérénée.* – Ahhh, j'en suis fort aise. Merci auteur.

*L'auteur.* – Et réciproquement. Pour l'instant, je te consacre peu de chapitres, Alazacis, j'en suis navré. Mais je ne t'oublie pas, tu en auras plus dans les tomes trois et suivants. La distribution change au gré du développement du synopsis.

*Guïshen.* – C'est ce qu'on va voir, je ne vais pas le laisser faire, ma chérie, tu verras, il te fera vite revenir.

*Alazacis.* – J'en suis si heureuse, merci, mon Guïshen.

*L'auteur.* – Donc, Guïshen, soit prêt. Enfin, on va dire prête, car je te téléporte directement dans l'hôpital à côté de Sophie qui est dans le coma.

*Alazacis.* – QUOI ! allons, voilà que tu martyrises les demoiselles, pas étonnant que tu ne te trouves pas une meuf digne de ce nom !

*Guïshen.* – Mais ne parle pas comme cela, honte à toi, Alazacis, c'est un dialecte du xx<sup>e</sup> siècle !

*Alazacis.* – Et alors, t'as vu comment tu vas te débrouiller avec cette Sophie. Elle a eu tant de malheurs, la pauvre.

*L'auteur.* – *Les Malheurs de Sophie* ont déjà été écrits, et ce n'est pas le même thème, ici nous avons affaire à la vie, le trépas, la re-vie...

*Guïshen.* – Tu veux dire la renaissance ?

*L'auteur.* – Certes, je fais parfois des extravagances.

*Alazacis.* – On l'a remarqué depuis ton nyctémère. Donc cette Sophie ?

*Guïshen.* – Je dois la sauver ?

*L'auteur.* – Oui, oui, oui. (*L'auteur s'essuie le front.*)

*Alazacis.* – Ravie de l'entendre. Puis-je alors supposer que tu n'es ni sexiste ni goujat ?

*L'auteur.* – Je suis philogyne, tu sais.

*Alazacis.* – Philogyne ! Parbleu ! Encore un mot abscons.

*Guíshen* (tapote sur son smartphone, trouve le terme et chuchote à *Alazacis*). – Être philogyne, c'est aimer les femmes. Il est écrit que ce mot disparaît des dictionnaires depuis sa dernière apparition vers 1923. Alors que son antonyme, misogynie, reste très présent auj. ...

*Alazacis*. – Pourquoi crois-tu que je me méfie ! Merci, merci, *Guíshen*, j'ai l'impression d'entendre maître Capello.

*L'auteur*. – *Guíshen*, tu es le héros, ça te conviendra ?

*Guíshen*. – Je pense. Il me faudra bien un roman d'aventures pour m'en assurer, tu ne trouves pas, auteur ?

*L'auteur*. – Bien évidemment.

*Alazacis*. – MAIS QUE VOIS-JE !!! Non, mais regarde, c'est, c'est, c'est... mais...

*Guíshen*. – Eh bien quoi ? Explique, ma chérie.

*Alazacis*. – ...

*L'auteur*. – Je crois qu'elle a lu un passage qui l'a...

*Guíshen*. – Mais quoi ?

*L'auteur*. – ... perturbée.

*Guíshen*. – *Alazacis*, allons, reprends tes esprits puis prends ton script. On commence, cela nous fera du bien.

*Alazacis*. – Je... oui, et si je craque encore une fois, je disparaís.

*Guíshen*. – Ah ! mon *Alazacis* chérie, quelle magicienne ! Je te reconnais bien là.

*L'auteur*. – Songe à nos lectrices et à nos lecteurs... s'il te plaît. Je n'écris que pour partager des aventures... hein !

*Guíshen*. – Il a raison, *Alaza*. Pensons à nos lecteurs, ils n'ont pas besoin de regarder en coulisse. Contons ces aventures...

*Alazacis*. – Oui, contons, et j'espère qu'on aura des enfants, hein ?

*L'auteur*. – Euh... à ce propos... *Guíshen* a... euh... cinquante-six ans, quant à toi, eh bien...

*Alazacis*. – Je suis une jeune femme, c'est l'évidence !

*L'auteur* serre les dents, écarte ses lèvres en un rictus.

– Cinquante et un.

*Alazacis*. – COMMENT !? (*Elle jette de rage le script et sort d'un pas rapide et bruyant.*)

*Guíshen*. – Ma chérie, reviens !

*L'auteur*. – Désolé, *Guíshen*. Elle te rejoindra au chapitre deux. Je m'en occupe, ne t'en fais pas. Enfin, si tu es d'accord, tu peux bientôt démarrer, car tu entres en jeu en cours de chapitre ; tu as le temps de te préparer.

*Guishen.* – D'accord, mais quelque chose me dit que tout cela est mouvementé.

*L'auteur.* – L'œuvre n'est pas dédiée aux bisounours, mais c'est très sympa la plupart du temps, tu verras.

*Guishen.* – Je ne demande que cela, crois-moi. Bon allez, fini de tergiverser et allons emporter nos lectrices et nos lecteurs vers de nouvelles aventures...

*(Rideau.)*



## Un regard nycthémère

*Clinique Saint-Faron,  
S.-O. de Meaux, 1979.*

**F** RONT APPUYÉ contre le volant de la voiture, les mains dessus, yeux fermés, elle retient ses larmes en serrant les mâchoires. Après quelques profondes inspirations, elle se redresse et sort. Une sizaine d'autos occupent le parking.

La conductrice, blonde, mince, en tailleur bleu ciel uni plutôt bon chic, claque la porte de sa Simca au vert derby métallisé. Ses mains, fébriles et tremblantes, verrouillent la portière après quelques tentatives. D'un pas preste et nerveux, elle fonce vers l'entrée les lèvres pincées et les joues pulsantes à force de serrer les dents.

Dans l'entrée, le panneau ACCUEIL siège au-dessus d'un bureau semi-circulaire.

Personne.

Aucun patient.

Ni une infirmière.

Ni même un aide-soignant...

Encore moins un visiteur.

Pas un chat !

Comme depuis des années, elle s'engouffre dans le couloir sud et arrive à la section de la maternité. Aucun cri de bébé, s'il en est, et encore moins d'adultes.

Tout est calme, trop calme.

Elle écoute en tournant la tête. Des bruits à peine perceptibles, étouffés par les murs, ne masquent pas ceux de son cœur et de sa respiration.

Au détour d'une salle d'attente, elle croise une jeune femme aux cheveux en bataille suivie par un très jeune garçon au bras

en écharpe. Tous deux reflètent une mine grise. L'un de douleur, l'autre d'inquiétude. Les deux femmes se jettent un œil. Les mots ne sortent pas. La jeune mère part déambuler, d'un pas hésitant, avec la main valide de son fils emprisonnée dans la sienne.

Quant à la femme mûre, elle arpente un autre long couloir. Un hurlement de pleurs la fait sursauter. La cascade de sanglots s'ame- nuise pour disparaître ; tout comme l'être cher que cette même per- sonne déplore de ses sanglots.

Après tant de pulsations abruptes et d'adrénaline de surprise, la mère de Sophie se ressaisit. Elle inspire en mimant un *o* puis un *i* du bout des lèvres. Puis elle reprend sa course.

Atteignant un autre accueil, elle pousse la double porte battante où URGENCE flamboie en rouge.

Personne.

Si. Un jeune homme blousé blanc avec trop de stylos sur sa poche de devant et un stéthoscope encore pendu à ses oreilles. Tout guille- ret et attentif, il sourit à notre conductrice et s'assied au comptoir identique à celui de la réception.

— Bonjour, madame, que désirez-vous ? La salle d'attente pour les urgences c'est juste là. Mais ne dépassez jamais la ligne jaune au sol.

Pourquoi sourit-il, s'inquiète-t-elle ?

— Je... je... on m'a téléphoné et je dois voir ma fille, balbutie-t-elle en s'échappant mentalement de cette pièce.

— Son nom ?

— So... phie... Dorain.

Il tapote sur le clavier aussi bruyant qu'une poule qui caquette.

— Désolé, nous n'avons rien dans la base.

— Mais ça fait trois ans, elle était dans la chambre 247 !

— Ah, je ne sais pas, madame, peut-être les travaux...

Effarée en entendant ce mot, elle se précipite hors de la salle et retourne sur ses pas. L'ascenseur n'est pas loin. Elle s'arrête devant, tambourine sur le bouton Appel. Seuls les couinements du bouton grincent ses dents.

Il est en panne.

L'air aussi, avec ce silence suffocant.

Sans plus tarder, elle s'engouffre dans la cage d'escalier et grimpe les marches à la vitesse maximale autorisée par ses hauts talons.

Toujours en articulant en silence des *o* et des *i*.

Arrivée à proximité de la chambre dont elle connaît les moindres détails, elle découvre des bâches en plastique et des artisans masqués

s'activant à repeindre les murs de plusieurs chambres à proximité. Des pots de peinture crème parsèment les côtés du couloir.

Arrêt total de sa respiration, ses yeux s'écarquillent. Sa bouche s'ouvre dans un cri muet.

Le pire est arrivé.

— Morgue... parvient-elle à susurrer dans sa voix tremblotante. Non... si... impossible... réception... vite...

Après un instant où le temps et l'espace se redimensionnent et se rapprochent de la réalité, son corps pétrifié se meut.

Claquant ses talons, larmoyante et les poings serrés, elle revient sur ses pas et redescend vers l'entrée à petits pas rapides. En pénétrant dans le hall, elle découvre la réceptionniste. Son visage s'éclaire, soulagé. La clinique n'est pas vide.

— Bonjour madame Dorain, lance la jeune hôtesse de la réception.

— Bon... bon... jour mademoiselle, où est ma fille, s'exprime la maman, haletante et tremblante. Elle n'est plus dans sa chambre ! On m'a dit ce matin qu'elle a bougé et se serait réveillée. Elle est bien vivante, n'est-ce pas ?

— Eh bien, oui, oui... aux dernières nouvelles son état était stable.

Madame Dorain soupire profondément.

— Mais alors où est-elle ?

— Un instant... chambre 198, au fond, à l'opposé.

La mère de Sophie s'engouffre dans le couloir telle une tornade. La douzaine des gens qu'elle croise, personnel et malades, lui paraissent ténus et irréels. De la clinique spectrale, c'est devenu une clinique d'éclopés. Elle se faufile à travers cette foule indistincte de fantômes jusqu'à l'ascenseur. Trop de monde y stationne. Sans hésiter, elle grimpe dans la cage d'escalier.

Parvenue au premier, elle se dirige à l'aide des pancartes, puis elle atteint la chambre 198 dont une étiquette plastique affiche « *Sophie Dorain, patiente* ». Elle se souvient que son fils, l'unique frère de Sophie, y a gravé — en signe de protestation — la virgule oubliée.

Elle s'immobilise un instant devant la porte.

Pareil à chacune de ses visites, en entrant, un autre monde l'attend, celui du seuil de la mort, du silence et du désespoir renouvelé ; si proche de la fin. Accueil qu'elle ne souhaite à personne.

Elle inspire et se redresse comme un cerge. D'une main hésitante, elle tourne la poignée puis pousse la porte qui lui semble si lourde.

Comme souvent.

Appréhensions et espérance l'envahissent.

— Bonjour ma chérie-Soso, c'est maman, je n'te dérange pas ? exhale-t-elle avec difficulté depuis la porte entrebâillée tout en paraissant heureuse de la retrouver.

Aucune réponse ; elle s'y attendait, sa fille a fait vœu de silence depuis trois ans déjà. Par nécessité.

En douceur, elle entre, referme la porte et s'assied tout en sortant un livre-pavé de son sac à main. Elle examine sa fille quelques instants.

Des coussins soutiennent la malade, une jeune blonde à l'étroit minois et à la beauté blafarde qu'amplifient ses cils et ses sourcils blonds clairs. Ses cheveux fanés lui donnent un aspect davantage mort-vivant.

Maman ne constate aucun changement sur sa fille et poursuit lentement le monologue, ce qui lui permet de mieux se faire entendre, espère-t-elle.

— Quand j'ai aperçu les travaux dans ton ancienne chambre, j'ai cru que tu étais à l'article de la mort. Ils t'ont déménagée sans crier gare ! Tu n'peux pas savoir comme j'ai paniqué. (Sophie reste impassible, le propre dans son état comateux.) Je suppose qu'ils manquent de personnel et ne s'occupent que des priorités. C'est malheureux, ma Soso. Un jour, j'espère te ramener à la maison et que tu me reparles enfin. C'est mon souhait le plus cher. (Maman s'interrompt, serre un moment son roman contre sa poitrine, puis elle poursuit.) Alors, as-tu bien dormi ? Oui, oui, oui, il fait beau, répond-elle plus à elle-même. Tiens, je te pousse vers la fenêtre, car le mur d'en face, on n'en a cure, n'est-ce pas ?

Elle se relève, pose ses affaires sur la chaise et défroisse sa jupe pour cacher ses genoux. Elle s'appuie sur la rambarde du lit à roulettes, débloque les freins et déplace le tout avec prudence vers la baie vitrée. Puis, elle rapproche cette « biperie » de cardiogramme. Des fils traînent au centre de la pièce.

Maman est satisfaite puisque, dorénavant, Sophie pourra guetter la danse du faite des érables au gré du vent.

Toujours attentive à sa fille, maman pousse les câbles de la pointe du pied avec précaution et dégoût.

De la fenêtre, le soleil scintille sur la rambarde du lit. Sur le rebord, un vase de fleurs, désormais flétries, égayait auparavant la chambre tout aussi blanc cassé que dans la nouvelle. Une nature morte qui n'a pas lieu d'être, surtout dans le sanctuaire de sa fille.

— Voilà ! C'est mieux ! se satisfait-elle en prenant le bouquet. Ah, zut, les fleurs... hop ! poubelle.

Maman sort, jette et vide l'eau du vase. À son retour, elle déplace sa chaise pour être aux côtés de sa fille, s'assied, repose le pavé-livre sur ses genoux et saisit son sac à main. Elle en sort un poudrier, l'ouvre et entreprend de ponctuer son visage de retouches coquettes. La boîte à poudre retourne dans le sac, lui-même propulsé au sol près de la table de chevet.

Elle exhale un profond soupir de détente.

Elle décompresse.

Quelques instants après, et le plus discrètement possible, elle feuillette le livre à la recherche du marque-page enseveli qu'elle exhume en page 286. Chapitre quinze : « *L'été : sensations divines en belle compagnie* ».

Avant de reprendre sa lecture, maman jette un regard à Sophie puis se plonge dans les émotions estivales du chapitre.

Avec son air penché, elle ne fait face ni à la vie ni à la mort ; elle demeure absente, pétrifiée, indécise.

Ses yeux vitreux bleu lapis-lazuli fixent la fenêtre. Ses paupières clignent, parfois. Le dessus-de-lit recouvre jusqu'au nombril cet organisme en stase et un pyjama pomme masque son torse. Le visage est émacié, le corps malingre. Sa plate poitrine se soulève tranquillement au rythme d'une respiration trop sage.

Dehors, la cime des trois érables remue paisiblement. Seuls, le frisson des feuilles et le bip régulier troublent ce morne sanctuaire.

Le hullement impétueux d'une sirène d'ambulance approche, quelques injonctions impératives sont jetées à l'adresse de quelqu'un. L'avertisseur sonore cesse d'émettre. Un objet roule, gémit et cogne dans des grincements métalliques, puis des portes claquent.

Le silence revient.

Une femme en blouse blanche se glisse dans la chambre sans frapper.

— Oh, bonjour madame Dorain, et bonjour à toi, Sophie, salut-elle de son léger accent des îles. Comment allez-vous toutes les deux aujourd'hui ?

— Bonjour madame, répond la maman. Je vais bien malgré la nouvelle. Merci.

L'infirmière lui sourit et dirige son regard vers la jeune femme.

— Regarde, Sophie, il fait beau dehors, gazouille-t-elle. C'est bientôt l'été! Voyons si rien n'a changé sur le moniteur cardiaque. Ton épisode de ce matin en a réveillé plus d'un. Remarque, ça fait des années que personne ne t'a entendue!

Elle s'affaire autour de Sophie qui ne bronche pas. À ses côtés, le scope fait son petit bip de chemin.

— Cardio... mmhh, cinquante. Pressions... huit-quatre : y'a pas de quoi s'en vanter, hein ?!

L'infirmière remet un peu d'ordre sur le lit et lisse les coussins, comme si Sophie a fêté toute la nuit — pourtant, rien n'a été froissé.

La soignante ferme le robinet d'un tuyau, remplace la pochette de perfusion vide et l'introduit dans sa poche. Elle vérifie les fixations des tubulures sur la main de la patiente, puis rouvre la valve.

Le goutte-à-goutte reprend.

— Tu vois, ta maman ne t'a pas oubliée après ces trois années dans les oubliettes, ajoute la soignante. D'ailleurs le reste de ta famille va rappliquer. Profite de la vie avec eux ; on n'a qu'une vie, tu sais ! Ce serait dommage de la gâcher avec ce si joli minois. Oh ! Oh ! Ta belle frimousse que voilà en ravirait plus d'un, crois-moi. Et ce sourire... bon, il reviendra bientôt, t'en fais pas.

Avec retenue, maman fixe l'infirmière. Celle-ci dévisage Sophie puis entreprend de lui nettoyer les commissures des lèvres et des yeux à l'aide d'une lingette médicale tirée de sa poche.

— Et ces beaux yeux bleus qui s'ouvrent au monde, soupire l'employée, ça en attendrit, figure-toi. Au fait, en parlant d'attendrir, le coiffeur te cherche. Ça fait un bail. Ouais, tous ces cheveux pas entretenus ; tu devrais t'en occuper plus... hein !? Avec lui bien sûr (elle lance un clin d'œil complice à l'attention de Sophie). Mais peut-être qu'il veut te voir pour... je sais pas... *te conter fleurette*. Eh ! eh ! j'ai lu ça hier dans un roman à l'eau de rose. Comme c'est chou !

L'infirmière s'enthousiasme, pleine d'espoir d'amours (elle pose ses mains l'une sur l'autre sur sa gorge en levant les yeux).

— Ah ! la vie. Ah... l'amour ! Il n'y a que ça qui compte.

Enfin comblée par l'évocation de cette fleurette romanesque, l'employée regarde son poignet :

— Ouh ! là ! là ! il est quinze heures... faut que j'te laisse, j'ai du travail. Ça aurait été un plaisir de discuter avec toi, mais... gardons-en pour demain ! Au revoir mesdames.

Satisfaite d'avoir parlé à Sophie, l'infirmière chantonne et sort s'occuper de son prochain patient.

Maman se recentre sur sa lecture.

En page 345, on frappe.

— Entre donc !

— Salut m'man, ose Jérôme s'avançant et embrassant maman au passage.

— Oh ! mon grand que voilà, s'interrompt-elle en serrant son livre ouvert sur son cœur et en prenant son fils dans l'autre bras.

Le marque-page décide de tomber, il le ramasse et le lui tend. Jérôme reçoit un merci de sa mère. Puis il s'adresse à Sophie :

— Salut p'tite sœur, ça va ? Toujours aussi causante, ironise-t-il en soupirant.

Il fait le tour du lit, embrasse sa frangine indifférente.

— Allons, Jéjé ! arrête un peu, désapprouve maman. Tu as déjà vingt-cinq ans, tu devrais être convenable.

Il s'éloigne des deux femmes et va se coller contre la baie vitrée. Puis il s'assied sur le rebord.

— Mouef, acquiesce-t-il en faisant un effort pour s'adresser à Sophie plus respectueusement. Bon, alors faudrait qu'on s' parle plus, Soso. Le docteur l'a dit, et puis je suis d'accord avec lui... Enfin quand tu auras fini tes vacances... je sais que tu n' nous oublies pas... (il tourne la tête pour regarder le paysage du parking) ouais, ch'ais bien que les cartes postales sont inaccessibles là où t'es, mais j'espère que c'est *paradisique*, hein ? C'est pas grave, on t'aime. Et comme dirait Josiane : « *Un jour viendra* » ; tu la connais, toujours poétesse à ses heures.

« Alors, m'man, rien de neuf depuis l'aube ? émet Jérôme, succinct.

— Rien du tout. Si seulement elle revenait à nous.

— Ouais m'man, elle me manque tellement aussi. Ses hurlements du crépuscule de ce matin sont peut-être le début, hein ? Dis ?

— J'attendrais toute la nuit pour l'entendre recommencer, s'il le faut. Je veux être là quand elle se réveillera.

Ils se regardent un instant. Jérôme déglutit et acquiesce.

Maman reprend à regret la lecture de cette tendre aventure ; c'est pourtant un moment romantique crucial !

Il sort un baladeur de sa sacoche, y entre une cassette audio, déroule le fil du casque tout en chassant ses longs cheveux d'un coup de tête révélant son second œil. Il prend l'autre chaise qu'il colle contre le lit, s'y installe en s'affublant d'un gros casque, se déchausse et cale ses pieds sur le rebord du lit.

*Play... heavy metal...* d'un nouveau coup de tête, il rechasse sa tignasse châtain et ferme les yeux. Il dodeline du chef au gré de la fracassante mélodie.

Sophie le fixe de son air absent.

Ces quelques câbles — l'unique source de survie de Sophie — sont les seuls éléments qui la relie au monde.

Une légère secousse en provenance de ses reins... elle sursaute... Jérôme rouvre les paupières à la recherche de ce mouvement.

Il regarde Sophie, ahuri.

— *M'man ! elle a bougé !* s'effraye Jérôme les yeux écarquillés.

Maman se jette à genoux près du lit, son livre tombe, sa chaise bascule et, dans la foulée, elle repousse les pieds odorants de son fils. Elle prend le bras de Sophie, capte toute sensation, l'écoute et la dévisage la bouche ouverte, en apnée. Tous deux se focalisent sur l'expression du visage de Sophie et sur tout autre mouvement qui pourrait se manifester.

— *Regarde ses yeux ! Regarde !!!* hurle-t-elle de joie en découvrant une lueur différente. *Vas-y, Sophie ! Reviens-nous !!!* supplie-t-elle en lui prenant les épaules comme si elle guidait sa fille dans le noir.

Rien ne se passe... deux minutes... puis trois... puis... un autre mouvement, un autre coup de reins, comme si Sophie tentait de jauger une mer glacée en enfonçant un orteil puis en le retirant brusquement.

Son frère se lève et s'extrait de la tempête de son brouhaha musical, puis se dirige vers la porte. Le casque au cou, il range le baladeur dans sa veste de daim à frange indienne en oubliant de l'éteindre ; le murmure grésillant de la musique fulmine encore.

Il hésite à sortir.

— Tu veux que j'appelle l'infirmière ? finit-il par lâcher.

— Attends, lis l'appareil, il indique 85 pulsations... d'habitude c'est bien moins que ça, non ?

— 50 à 55, je crois.

— Regarde donc ses yeux. Reviens-nous, Soso ! encourage sa maman en larmes. Elle lui saisit la main en prenant garde aux tubulures.

Le torse de Sophie s'arc-boute d'une grande et soudaine aspiration :

— *Huuuhaaahnnneuuu ! t'heu ! heu ! heu...* s'égosille Sophie en expirant du fond de sa gorge enrouée à la façon d'un plongeur d'apnée profonde qui ressort de l'eau.



Ce sont les premières onomatopées qu'elle prononce depuis le début de son long coma. Un défilé d'émotions traverse les yeux de Jérôme ainsi que ceux de leur mère.

Ne sachant quel comportement adopter, tous deux restent cois quelques instants. Paniquer, crier, pleurer, courir ou s'effondrer ? Finalement ranimée, maman agite une main fébrile en direction de la sortie :

— *Appelle l'infirmière au lieu de bayer aux corneilles. Non ! Là !* sur le bouton près de la porte, intime maman.

Jérôme appuie dessus.

— C'est fait.

— Maintenant, trouve un téléphone et prévien-les, bafouille-t-elle sans quitter les yeux de sa Soso.

« *Chaud devant !* » ajoute-t-il en s'élançant à toute allure vers la réception de la clinique. Entre-temps, il saisit son carnet de téléphone dans lequel sont notés les *trois* numéros dont il a besoin.

Maman, attentive, découvre un nouveau reflet dans l'expression de sa fille. Il évolue, brille — le propre de presque tous les gens conscients —, ses yeux s'ouvrent davantage, clignent au rythme rapide de feux de détresse.

Son regard est si serein et si vide de tout depuis déjà trois ans. Ses paupières respectent curieusement la période nyctémère<sup>1</sup> en se fermant au crépuscule. C'est l'une des caractéristiques possibles de la ténébreuse vie d'un comateux végétatif.

L'infirmière réapparaît, stupéfaite et souriante, Jérôme lui ayant glissé un mot au passage.

— Oooh ! madame Dorain, Dieu est avec nous ! Il a répondu à nos prières. N'est-ce pas merveilleux !

Elle se recentre dans son attitude professionnelle en examinant scrupuleusement les appareils. Tandis que maman acquiesce vigoureusement sans trouver à répliquer.

On entend les bips-bips sur l'écran vert du scope. Un 95 pulse à côté de la courbe et du symbole cardiaque. La soignante ose dévisager Sophie en cherchant quoi dire, puis se précipite vers le couloir :

— *Mon Dieu ! Oui, je vous le confirme ! C'est un cadeau du ciel,* chante-t-elle en tendant ses bras au ciel et en accentuant son intonation martiniquaise. *UN MIRACLE !!!* Docteur Zimmer... bah... nof... docteur... vite...

1. Nyctémère (du grec *nuktos*, nuit, et *hēmera*, jour) : espace de temps (24 heures) d'un jour et d'une nuit et correspondant à un cycle biologique.

Elle s'éclipse en regardant le plafond et secoue les mains à hauteur d'oreilles.

D'autres yeux, perçants, inquiétants, se substituent au regard terne de Sophie si longtemps inanimé.

Le frère revient d'un pas rapide :

— M'man, j'ai appelé. P'pa a répondu, déclare-t-il en s'approchant de sa sœur. Il arrive et j'ai laissé un message au travail de Josy et sur le répondeur de Fanny.

Aux côtés de maman — obnubilée par sa fille —, Jérôme s'assied sur le lit comme sur des œufs.

— Maman, tu as vu son regard !? Les yeux bougent. *Ses yeux, ils bougent ! Elle est vivante !* s'émerveille Jéré.

Larmoyant, il se relève, s'avance vers la fenêtre et fixe les trois arbres qui l'aident à retenir ses pleurs. Sa respiration est rapide et profonde.

— *Huuu... Suuu...* tente Sophie.

— Oui, oui, prend ton temps, chérie, maman est là, on ne bouge plus tant que tu as besoin de nous... et plus encore ! débite-t-elle les larmes de bonheur aux yeux.

— *Sss... euuu... lll... uuuu...*

— T'as compris quelque chose ? Jérôme ?

— Salut ! se mouche-t-il tout en séchant ses quelques larmes.

Il pose ses bras sur le rebord de la fenêtre et poursuit son rituel émotif en aspirant et soufflant pour se calmer.

— Salut, répète bêtement maman sans comprendre. *Ohhhhh ! ma chérie ! Oui, salut !* Bonjour ma Soso.

Son frère se ravise et revient vers sa petite sœur, il déglutit et se tamponne encore les yeux de son mouchoir. Il l'observe un peu plus facilement.

— Maman, regarde ses yeux. Ils rougissent. Elle s'étouffe, ou elle est en colère ?

— Euh... s'étonne maman l'air inquiète en regardant le rythme cardiaque. *153 !* Mais que fait le médecin ? Docteur !!! DOCTEUR !!!  
*Va le chercher, qu'est-ce que tu attends !*

— Oui m'man.

Jérôme se jette dans le couloir.



## Alazacis et nos amours éternelles

*Laparade,  
35 km au N.-O. d'Agen,  
Lot-et-Garonne, 1648.*

**M**A FEMME fait irruption dans notre vieille mesure en laissant entrer le gris violet du crépuscule.

— Il faut que nous parlions ! me somme-t-elle.

— Alazacis, que se passe-t-il ? m'assuré-je en examinant son regard.

Surpris par son ton impératif, je me lève et m'éloigne de mes décoctions fumantes. Une chose très grave se produit. Peut-être pense-t-elle que je l'aurais trompée avec une fermière ? Impossible. Elle le sait, je n'ai qu'une parole ; je suis fidèle ! La soudaineté de sa venue me fait craindre — à tort ? — une séparation entre nous. Quelle idée ! ? Une fois mariés, nous ne pouvons pas nous séparer. Seule la mort...

— On a quelques instants pour prendre des affaires, le *malin* s'approche. Quatre hommes d'armes et deux sorciers et... je n'arrive pas à voir... des sortes de chiens, énumère ma douce en me pressant.

D'habitude, ses visions sont moins hésitantes et plus sereines.

— Où part-on ?

— Au nord, au cercle magique. Tu le sais bien dans ce cas-là, mon bien-aimé Guïshen.

Cela fait près de vingt ans qu'elle m'émeut à chaque fois qu'elle prononce mon prénom. C'est une magicienne, une enchantresse, et chacun de ses mots invoque ou évoque systématiquement une pression, une amplification, ou pis, une explosion. Dans ce cas,

ce serait une déflagration arc-en-ciel d'amour. Ma tendre chérie a toujours été d'un discernement hors norme.

Je me hâte de trouver une arme : voici mon robuste bâton et ce petit couteau creusé d'avoir trop été affûté et au manche incertain. Nous n'avons pas d'arsenal puisqu'il n'y a plus de menaces de nos jours ; cela nous maintient modestes. Pourquoi avoir plus ?

*Laparade*, notre agréable village occitan, là où il fait si bon vivre. Nous avons eu toutefois cette épidémie de peste en 1631. Tant de gens disparus. Six cent cinquante, pas moins. J'étais si jeune et si inexpérimenté ; je ne savais que faire pour les guérir.

Si seulement...

... ma connaissance d'aujourd'hui...

... grâce à ma femme, elle a su me trouver (ou plutôt l'inverse) pour m'aider à enrayer la mort.

Je remplis mon cabas de fioles de protections en plus des deux étuis de « survie ». Ah ! Et de l'aconit aussi. Non, cela ne conviendra pas. À quoi peut bien servir une plante à fleurs mortelle pour les loups-garous et pour nous ? De toute façon, je n'en ai pas... et je panique.

Sont-ce bien des lycanthropes ?

J'ai des brindilles de sorbier. Hop ! une poignée se trouve déjà dans mon sac.

Nous commençons tout juste à prospérer et à retrouver la joie de vivre après cette hécatombe pestilentielle.

Et quand je pense à ces vingt prêtres — précédés de l'arrogant abbé de Clairac — qui viennent d'arriver dans la bourgade pour asseoir à nouveau le joug de l'intolérance catholique. Est-ce le vent de l'influence de Torquemada<sup>1</sup> ou le gâchis de l'Édit de Nantes ?

Ces religieux sont revenus après trois années d'éradication catholique alors que nous ne sommes guère plus que onze cents au village ! Et ils s'imaginent nous confesser tous dans la foulée ? Ou bien cherchent-ils à essaimer aux alentours ? Beaucoup — nous, les huguenots — parlent de partir.

Notre région est protestante, et nous revoici avec cette *influence* catholique. L'abbé a planté sa victorieuse croix au beau milieu des

---

1. Tomás de Torquemada (ainsi que son oncle, pourtant issus tous deux d'une famille de nouveaux chrétiens) se convertit au catholicisme puis deviendra frère dominicain. Moine, il obtiendra le grade de prieur, échelon inférieur à l'abbé. En 1482, ils furent cinq nommés, dont lui, inquisiteur espagnol. L'année suivante, il sera le premier Grand Inquisiteur espagnol jusqu'à sa mort en 1498, à l'âge de 78 ans. L'Inquisition espagnole a été abolie en 1834.

ruines de son église, quel manque de tact et d'humilité ! Mais c'est sans compter sur cet Édít de Nantes. Ces dogmatiques intolérants redeviennent *maîtres* juste après Dieu.

Cette persécution se rapproche, à nouveau.

Nous avons *Le* même Dieu, pourtant, et quand bien même...

Dix-sept années ont passé et nos richesses grandissent peu à peu sans l'aide de ces gourmands adeptes. Certes, nous y sommes tous deux pour quelque chose, pour sûr...

« *Là où l'opulence se développe, la convoitise émerge souvent insidieuse.* » Sages paroles de mon maître bien-aimé.

Tant de bons souvenirs me reviennent, quel herboriste émérite. Il n'avait de cesse de me répéter : « *Humilité et bienveillance* ». Ces mots remplis de discernement nous gouvernent, nous unissent, Alazacis et moi. Il a concédé à nos épousailles malgré nos vocations divergentes puis notre pasteur a accepté de nous marier. Nous avons dû batailler pour ne pas vivre dans la concupiscence.

Aujourd'hui, l'équilibre se rompt ; la malfaisance rôde. Sa cible : ma femme et moi, ou peut-être pas ? Pourtant, ici, mon métier d'herboriste est reconnu depuis cent ans. Quant à *ma petite fleur* enchanteresse, elle n'exerce que de la bonté dans sa magie pour emplir les cœurs de bonheur lorsque l'espoir s'évanouit. Elle guérit des maux par son imposition des mains et en prévient d'autres par sa divination. Ainsi, à nous deux, nous obtenons davantage qu'un seul rebouteux ne sache guérir.

Nous poursuivent-ils pour la soif de pouvoir ou celle de la connaissance ? *Ou est-ce celle de l'ignorance<sup>1</sup> qui les pousserait à détruire les détenteurs d'un certain savoir ?* Ils recherchent probablement l'ésotérisme à l'opposée de nos buts ; l'exotérisme. Cette attitude obscurantiste facilite la manipulation des humbles, je ne peux l'admettre, non, plutôt fuir et préserver nos vies dédiées aux soins.

Trop de pensées se bousculent, je dois m'acharner à finaliser mes choix de fioles et de décoctions...

— Je suis prêt, ma douce Alazacis.

1. *La soif de l'ignorance* : certes, certes, cette soif n'existe pas... bah... la preuve que si. Je digresse, mais ces millions de morts méritent bien quelques lignes dans mon humble ouvrage et aussi pour se souvenir de certaines réalités. Voyez les médias en France depuis 2015. Et je ne parle même pas de Pol Pot (bah si !) qui fit *génocider* (y a-t-il d'autres termes pour tuer ?) environ 20% de la population du Cambodge, dont les porteurs de lunettes. Ils symbolisent les détenteurs des savoirs puisqu'ils étaient lettrés. N'est-ce pas une fonction importante pour enseigner aux jeunes (et moins jeunes) dont leur devenir est l'avenir ?

— Moi itou, Amour.

Nous sortons en courant sans prendre la peine de regarder derrière nous ni de fermer la porte. À trente pas de là, nous nous enfonçons dans la forêt par ce crépuscule d'été et de beauté dont Dame nature nous prodigue et nous enivre de sa Vie débordante ; quel réconfort, quel envoûtement ! Tous ses bienfaits si généreusement offerts.

Nous arrivons à la fin du sentier. L'anneau se trouve au milieu de la clairière. Ce n'est qu'un ensemble de pierres disposées en cercle de deux toises de diamètre. Il renferme des puissances telluriques que seule ma femme maîtrise.

Un soupçon de magie, et la voilà parvenue avant moi. Son sortilège de légèreté a fait son effet, sans nul doute. Elle arrange déjà les bougies et, d'un claquement de doigts, les allume en masse. Ses incantations débutent en silence, la faune s'est tue, les arbres immobilisent leurs feuilles.

Impressionnant.

Un unique laps de temps où toute chose devient figée.

Concentration, mouvement du corps, focalisation d'intentions et ondes spirituelles se fusionnent peu à peu. Ses lèvres murmurent pour aspirer le déséquilibre et nous le restituer. Est-ce pour notre mission ou destiné à notre sauvetage ?

Je surveille alentour.

Je crains le pire.

Cet instant fatidique.

Notre dernier sans doute.

Au loin, je vois des ombres s'approcher. C'est le moment pour mes fioles, j'en avale quelques-unes en premier : force, vivacité, résistance, délocalisation, déplacement... ensuite, je prépare celles réservées à ma gentille femme. Je guette son attention et je les lui offre.

— Tiens, pour toi, bois ! Ils... arrivent, ajouté-je inquiet, hésitant et sans laisser paraître mon angoisse.

— Merci mon Guíshen, répond-elle en absorbant l'élixir sans en perdre une seule goutte puis en jetant les flacons. Voilà c'est fait, partons. C'est bien dommage, car je n'ai pas fini *l'incant*<sup>1</sup> — Tant pis, nous avons d'autres possibilités.

En effet, elle adjoint sa puissance à mes potions. Quelques instants plus tard, nous courons durant une heure deux fois plus vite et sans effort. Toutefois, il est impératif de bien respirer.

---

1. Incant : incantation.

— Ils sont trop rapides, s'inquiète ma femme.

— Ils maîtrisent la sorcellerie, c'est plus qu'évident. Deux sorciers, as-tu dit ?

— Oui, mais je crois que c'est plutôt quatre accompagnés de seulement deux guerroyeurs. J'ai la sensation que ces deux autres sorciers sont d'une école différente et tout aussi dangereuse, je pensais à des maîtres d'armes, leurs magies me troublent. Ils ont dû réussir à convoquer ces loups, suppôts de Satan. Je ne sais que faire. Tu as une idée ?

— Faire face et les tuer. Avec un bâton comme le mien, j'en aurai peut-être deux. C'est sans compter ces diables de loups démoniaques.

— La fin est inéluctable, regrette-t-elle. Je t'aime, mon Guíshen, lumière de ma Vie... Plus que tout.

Je ne suis pas d'accord, je l'affirme :

— *La Vie ne nous a pas séparés. La Mort ne le fera pas*, ma bien-aimée ! Il y a toujours un espoir, lui priaï-je de me croire alors que je suis le plus inquiet.

Elle fonce, je la rattrape en concluant :

— Nous nous en remettons à Dieu.

— Oui, mon Guíshen.

Nous pénétrons dans une clairière avec quelques rochers alentour, certains arrivent à la taille. La végétation souffre d'y pousser, sauf l'herbe. Ensemble, nous préparons l'affrontement en ce lieu paisible et avec ce qui nous reste de temps et de pouvoirs. Nos ressources magiques et naturelles sont minces. Nous n'allons pas nous faire dévorer par le mal en lui tournant le dos. *Que nenni.*

— Deux nigromanciens<sup>1</sup>, deux nécromanciens, deux guerriers, me renseigne Alazacis. Ce sont donc eux, les *nigros* qui ont invoqué ces loups méphitiques. Mais ils ne résisteront pas à mon *incant* de protection.

— Six ? Sont-ce réellement deux triades ? dissé-je plus pour moi-même.

Prêts, nous le sommes. On est à proximité l'un de l'autre. Je la contemple et je grave — au cas où — ces derniers instants en sa présence. Alazacis est divine et sait illuminer mon cœur qui martèle ma poitrine tant je l'aime en cet instant tragique d'incertitude.

L'attente.

---

1. Nigromancien : invocateur de morts, de mauvais esprits ou de démons. Autre branche de la nécromancie.

Nos yeux fixent le regard de l'autre. Ainsi nous faisons nos adieux en nous enlaçant une ultime fois.

La nuit envahissante a presque fini de dévorer le jour.

— Guishen, ils sont à cent cinquante pas, me susurre-t-elle.

Je l'embrasse tendrement un trop court instant puis avance d'une toise et prépare une fiole explosive.

J'attends son signal.

Son chant incantatoire chasse à des lieues les dernières ombres et noirceurs d'ordre maléfique :

*Crux sacra sit mihi lux*

*Non draco sit mihi dux*

*Vade retro satana*

*Numquam suade mihi vana*

*Sunt mala quæ libas*

*Ipse venena bibas...*

Ceci fait, et malgré la presque obscurité, j'arrive à distinguer le froncement des sourcils d'Alzazacis. Sa concentration change et — en quelques secondes sur cinquante pas de diamètre — la lumière émerge du sol de l'ensemble de la clairière où nous sommes. Un essaim de lucioles nous accordent leurs grâces. Nous sommes quasiment en plein jour. Elle injecte souvent cette touche féerique dans ses enchantements.

Ils s'approchent trop vite. J'aperçois ces créatures deux fois plus épaisses et trapues que des loups normaux. Ces démons-loups aux yeux rougeoyants s'enfuient. La zone lumineuse les pousse à la fuite. Quel sort efficace ! Il ne reste cependant que ces deux triades sans leurs suppôts, soit six hommes.

Placé devant elle, avec ma fiole fatidique, je localise toutes les pierres où je pourrai la fracasser.

Ils s'approchent.

J'attends d'être certain d'en atteindre au moins trois. Que de conjectures !

Mon cœur tambourine, le sang afflux et me surexcite de nécessité.

Devenu impérieux et décidé, je lance le premier flacon.

Déflagration.

Boule de feu.

Son contenu brûle et souffle sans retenue trois des six hommes en faisant naître un brasier de plusieurs toises sphériques. Ils hurlent et traversent les airs sur plusieurs toises, tombent et roulent en vaines tentatives pour éteindre les flammes.



Il reste cette autre triade, trop éloignée. Je surveille tout autour et je découvre trop tard l'ombre de ce loup rusé.

AH, NON ! cette monstruosité se rapproche d'Alazacis, et ce, malgré la lumière et le *vade retro satane* qu'elle a préparé.

Elle est sans défense.

Je traîne à réagir...

Je fonce. Pourtant deux pas nous séparent.

Le loup se précipite la gueule ouverte vers son cou. Elle tente de se protéger. Ses mains s'illuminent, mais l'énorme *dæmon-lupus* n'en a que faire, il referme ses mâchoires sur sa gorge. Alazacis émet un hurlement étouffé.

— *Nooon !!! Mamour, ne meurs pas... soyez tous maudits, je vous tuerai tous !*

Une seconde trop tard, le crâne de cette monstruosité se fracasse sous mon bâton. Tous deux basculent et s'effondrent.

Juste une seconde trop tard...

La suivante, les deux cadavres s'immobilisent dans d'effroyables spasmes.

Les mains sur sa gorge broyée, Alazacis s'asphyxie. Elle cherche à inspirer en convulsant et retient, en vain, son fluide écarlate et vital.

Sa poitrine se soulève une dernière fois.

Son sang et sa vie sortent du corps de ma bien-aimée.

Je regarde un instant : mon Dieu, mon amour... Dois-je aussi succomber ?

*Non, définitivement non ! Je te vengerai jusqu'au bout de l'éternité. Le mal ne triomphera pas.*

Faisant volte-face à la triade suivante, je m'apprête à les accueillir dans la rage. L'un armé d'un glaive et d'un kriss (c'est l'un des deux guerriers, l'autre brûle encore), les deux autres manipulent un kriss et un bâton. Je sais — si peu sur eux — qu'ils sont préparés à vaincre comme l'éclair et sans se soucier de leur protection... une chance que j'aie de puissants élixirs, en tout cas assez pour les contrer.

Le guerroyeur fonce pour me pourfendre, tandis que les deux autres attendent le moment où je dévoilerai mon jeu et ainsi me découvrir.

Leur technique est bien rompue.

Je pare le combattant en m'esquivant et me retourne pour le frapper du bâton qui le touche à peine. C'est au tour d'affronter les deux sorciers. Le guerrier s'éloigne quelque peu et lance un kriss

dans mon dos, je le sens. Le traître ! Un pas de côté, je l'évite, mais j'entends le tournoiement de deux autres kriss dans ma direction.

Un croisement de kriss, ponctué, imparable.

J'amorce un autre écart...

Trop tard, c'est ma fin.

Aucun sort, aucune protection efficace. Les deux kriss s'enfoncent dans ma chair : l'un au cou, l'autre dans mon cœur. Je bascule à revers, comme si le taureau de la Mort m'avait encorné. Des tiraillements de souffrance se font ressentir profondément.

Ma pression sanguine s'effondre et mes forces musculaires m'échappent.

C'est à mon tour de trépasser.

La rage reste, elle me possède.

Je m'étale, ainsi que mon sang.

Sans vie.

Dos contre terre.

Deux kriss signent mon arrêt de mort.

Mes sensations s'amplifient, d'autres ont disparu comme la douleur. Je contemple la clairière à quelques toises au-dessus de mon enveloppe dont la vie s'enfuit. Mon sang ne dégouline presque plus.

Je gis non loin de ma femme.

Traversant ce tourbillon de flammes, les trois autres, roussis, se tapotent le corps, occupés à étouffer les dernières flammèches ; je n'ai fait que les ralentir. Ils clopinent et grimacent, ils ne sont pas si indemnes que cela.

Peu à peu, la forêt prend feu. Je vois très bien sans cela d'ailleurs, puisque je suis hors de mon corps. Tout est clair, limpide, léger, calme. C'est merveilleux et étonnant !

Ces hommes fument encore et se rapprochent, animés et fiers de goûter leur victoire avec ceux qui m'ont occis.

En regardant le spectacle moribond de ma femme gisante, une fureur de vengeance ragailardit l'importance de notre amour et la rage bouillonne à nouveau en moi. Ce court et extraordinaire laps de temps hors de mon corps m'a fait oublier ce que j'éprouve pour mon Alazacis : un ouragan d'amour interrompu par leur cruauté.

*Moi, feu Guïshen ! C'est une tempête que je déchaîne !*

Elle atteint son paroxysme.

Je fulmine et fonds dans mon cadavre, j'en reprends le contrôle, le soulève comme le chaton que l'on saisit par la peau du cou. Mon corps se pose debout en un instant tel le pantin trop léger qu'anime

un marionnettiste. Mes yeux crépitent et débordent d'un vert fluctuant de flammèches blanches, ils crient *vengeance du regard* !

Mes forces psychiques remplacent le cœur et les muscles, je deviens mort-vivant. *Je rage avec cette puissance inouïe entre mes mains dont une brume verdâtre émane.*

Le guerrier à côté n'est pas surpris, il cherche à me transpercer avec son long et étrange glaive courbe.

Il m'éperonne.

Je ne sens rien, là, à l'estomac où il plonge son arme. Je la saisis et contribue à l'enfoncer davantage, ce qui me rapproche de sa gorge.

Son cou est à ma portée. D'une main, je maintiens immobile son épée en emprisonnant la sienne et, de l'autre, je l'étrangle et broie son pharynx. La surprise se lit dans ses yeux peu avant qu'ils ne s'éteignent. Puis l'étau implacable de ma poigne lui arrache littéralement sa gorge, sans efforts ni remords. Une abondante éruption de son sang m'asperge.

Cela me remplit de confiance — la vengeance est donc possible, je me sens tout-puissant.

En virevoltant, je me précipite et voltige sur le prochain. Je commence à maîtriser le combat de cette poupée dont je suis le marionnettiste. Pareil châtiment pour le second guerrier. Je m'attaque à l'un des quatre incantateurs, le plus proche tente de s'enfuir. Je bondis — je vole même — et le rattrape en quelques instants. Il tombe lui aussi sans vie, la gorge écrasée.

Les trois restants ont pris de l'avance en réalisant l'inouï bourreau que je suis devenu. Ils fuient désespérément, leur visage affiche la terreur...

Mon courroux s'abat sur ces trois vies qui ne la méritent plus. D'humble soigneur, je me suis transformé en juge, exécuteur et revanchard : la sentence de ce châtiment me semble insuffisante et trop brève.

Chacun tombe.

La gorge broyée par ma poigne de fer vindicative.

Quelle satisfaction de les voir succomber !

En contemplant le dernier qui s'effondre à mes pieds, tout cela me contente, m'apaise et me repaît trop peu de la perte de mon épouse si merveilleuse.

Oh... je me souviens... Alazacis. Je retourne auprès d'elle.

Toute la violence disparaît de la clairière ; chacune des dépouilles pèse sa propre mortalité. Sans conviction, la forêt continue à s'embraser à l'endroit où j'ai fracassé mon flacon explosif.

L'enveloppe de ma douce femme gît, là. Je me rapproche d'elle avec ce glaive et les deux kriss toujours plantés dans mon cadavre ambulante, je les enlève à la façon d'un couteau que l'on retire d'un jambon.

En me baissant pour fouiller mon sac éventré, je retrouve deux fioles dans une poche.

Mon maître m'a bien éduqué. Lorsqu'on a un produit dangereux, l'on doit systématiquement se munir de quoi le contrer. Ces deux flacons-extincteurs y pourvoiront. Je les ouvre et les lance sur les flammes en un dernier geste de générosité à l'égard de la nature. Obéissant, le brasier s'amoindrit.

Mon corps s'agenouille à proximité de celui de ma femme. Et dans une ultime tentative, je la prends dans mes bras.

Mon grand amour.

Le feu se tapit et se courbe vers nous pour nous honorer. Puis il s'évanouit.

La voûte céleste apparaît et poursuit sa rotation obscure autour de l'étoile Polaire.

Quelques créatures hululent pour nous accompagner dans notre fin en un dernier sacrement sylvestre.

Je serre ma chérie sans pouvoir pleurer. Ma colère retombe et fait place à la paix — retrouvée et grandissante — m'empêche de contrôler mon corps. Celui-ci m'échappe peu à peu, il s'effondre à jamais dans le trépas.

Mon amour éternel, te reverrai-je ?

Ainsi, et pour les siècles à venir, se grava ta mort dans mon âme.





## TABLE DES MATIÈRES

Avant-propos. . . . .	ix
Prolégomènes . . . . .	xi
Un regard nyctémère. . . . .	1
<i>Alazacis et nos amours éternelles</i> . . . . .	11
Sophie est moi. . . . .	21
<i>L'entre deux vies : Guíshen en Ugo</i> . . . . .	29
Guíshen chez Sophie. . . . .	47
Rubrique Faits divers . . . . .	59
Gérald se confesse et Sophie se confie. . . . .	69
<i>Vision, séduction et disparition</i> . . . . .	87
Cimes, danger et trésor. . . . .	103
<i>Graviter entre Cambridge et Newton.</i> . . . .	121
<i>L'ensorceleuse de Cambridge.</i> . . . .	137
Mon vieil ami d'une autre vie. . . . .	153
Si vis pacem... . . . .	169
<i>Alchimie newtonienne virulente</i> . . . . .	187
<i>La mort dans l'âme</i> . . . . .	195
<i>Bien charpenter un herboriste</i> . . . . .	205
<i>Trahir Alazacis pour Cynthia ?</i> . . . . .	219
Coup de foudre dans la cathédrale de Strasbourg . . . . .	233
Je t'en conjure, reste avec moi . . . . .	245
... para bellum . . . . .	251
<i>Petit Scarabée.</i> . . . .	261
<i>Sagesse explosive</i> . . . . .	279
La ligne Maginot . . . . .	293
Carnage à Carnac . . . . .	309
Retour à la source . . . . .	321
<i>Fleur de sagesse débordante</i> . . . . .	329
<i>Floraison du bourgeon d'amour</i> . . . . .	347
Autovni . . . . .	361
L'empoisonneur. . . . .	369
Épilogue – Notre jardin secret . . . . .	383
Postface d'entracte . . . . .	397
Remerciements . . . . .	405

[www.chiny.fr](http://www.chiny.fr)

Newsletter :  
[www.chiny.fr/news](http://www.chiny.fr/news)

Composition :  
Marc Henninot  
rév. 3

Dépôt légal : février 2024.